

Rendez-vous au cœur des jardins de pierres...

Le Printemps des cimetières



8^e
édition

Cimetière de l'Église
Dimanche 18 mai 2025



MÉTROPOLE DE LYON

www.printempsdescimetieres.org

Cimetière de l'Église

Le projet du cimetière débute en 1840. Lors de la séance du conseil municipal du 20 février 1841, le maire, François Milliat, soumet au vote de l'assemblée, l'approbation des plans de l'agrandissement de l'église, de la construction d'un clocher et ceux d'une parcelle de terrain pour l'établissement d'un cimetière. Il est situé près de l'église du Village, aujourd'hui l'église Notre-Dame de l'Assomption, reconstruite en lieu et place de la première église de Vaulx-en-Velin, dont la construction est difficile à dater. Elle est démolie en 1562 par les troupes protestantes du Baron des Adrets.

En 1850, avec les travaux d'agrandissement de l'église, le cimetière devient restreint. Une extension de ce dernier est réalisée et entièrement clôturée en 1852. De nombreuses modifications ont ensuite lieu, comme le nombre de concessions perpétuelles et quinquagénaires.

Une croix en pierre est édifée au centre du cimetière, orientée vers le Sud, et mesurant 4,60 mètres. Sur son soubassement, figure l'inscription latine « O Crux ave, spes unica », signifiant en latin « Salut, ô Croix, notre unique espérance ». C'est un extrait de l'hymne « Vexilla Regis », composé au VI^e siècle par Venance Fortunat, évêque de Poitiers et poète chrétien.

Ce cimetière compte, à ce jour, 214 emplacements et s'étend sur une

surface de 27 ares. Il est le plus petit de la commune qui en compte trois, avec celui de l'Égalité (datant des années 1920) et celui des Broses (datant des années 1950). On y trouve les plus anciennes pierres tombales. De nombreuses familles historiques y sont représentées, ainsi que des Résistants et tombés pour la France durant les deux guerres mondiales, mais également des anciens maires et conseillers municipaux.

Lors de sa séance du 27 mars 2025, le conseil municipal acte la création des concessions honorifiques au sein des cimetières vaudais. Ce dispositif permet de transformer une concession échue en concession perpétuelle à caractère honorifique, afin de rendre hommage et de préserver la mémoire de ceux et de celles qui se sont investis au sein de l'histoire locale. Les travaux nécessaires à la remise en état des sépultures sont alors pris en charge par la Ville, ainsi que leur entretien et leur fleurissement.

Au sein du cimetière de l'Église, quatre concessions ont obtenu le titre de concessions perpétuelles à caractère honorifique : celle de Gilbert Boissier* (résistant), celle de Georges Rougé* (résistant et « Mort pour la France »), celle de René Majorel* (résistant) et celle de François Duplan (ancien combattant de la Première Guerre mondiale et « Mort pour la France »).





Max Billard,
juin 1987



Max Joseph BILLARD

Né le 25 avril 1931 à Vaulx-en-Velin et décédé
le 16 mars 2022 à Lyon



Max Joseph Billard est le fils de Louis Billard, employé aux Forces motrices du Rhône et de Benoîte Garin. Le 17 août 1959, il épouse Claudette Casson.

L'oncle de Max Billard, Raymond-Marius Billard, coquetier, crée un commerce ambulant, vendant des œufs, du beurre, du lait mais aussi des volailles et des légumes.

À partir de 1936, la famille Billard se tourne vers la vente de vins, toujours ambulante car elle ne possède pas encore de magasin. Ce n'est qu'à partir de 1937, que l'affaire familiale se lance dans le commerce de détail de charbons et de combustibles (et toujours de vins) et s'installe au 36 rue de la République. Au début des années 1950, Max Billard reprend l'affaire, qui est transférée au 1-5 avenue Georges Rougé.

La famille Billard s'investit également dans la vie politique de la commune : l'arrière-grand-père de Max Billard, Joseph-Pierre Billard, est conseiller municipal à partir de mai 1908, sous le mandat du maire Hippolyte Lefebvre, et aux côtés de Jean-Claude Micollet, père de Marius Micollet (page 12). ♦



Publicité
« Établissements
Billard », 1971





Hippolyte
Jarsaillon



Famille JARSAILLON- LUIZET-RONJON

Anne Hippolyte Jarsaillon

Né le 20 février 1860 à Lyon et décédé
le 14 janvier 1918 à Vaulx-en-Velin

Philomène Antoinette Sudit, épouse Jarsaillon

Née le 23 mai 1863 à Lyon et décédée
le 8 juillet 1954 à Vaulx-en-Velin

Jean-Marie Luizet

Né le 29 novembre 1869 à Lyon et décédé
le 21 janvier 1902 à Lyon

Louise Antoinette Sudit, épouse Luizet

Née le 22 juin 1870 à Lyon et décédée
le 11 avril 1963 à Vaulx-en-Velin

Joseph Luizet

Né le 6 février 1894 à Lyon et décédé
le 18 février 1970 à Vaulx-en-Velin

Annette Paleyron, épouse Luizet

Née le 30 juillet 1894 à Vaulx-en-Velin et
décédée le 8 février 1956 à Trévoux (Ain)

Étienne Ronjon

Né le 13 avril 1910 à Miribel (Ain)
et décédé le 19 octobre 1983
à Saint-Julien-en-Jarez (Loire)

Louise Francine Luizet, épouse Ronjon

Née le 15 mai 1913 à Vaulx-en-Velin
et décédée le 29 décembre 2011
à Diemoz (Isère)

René Ronjon

Né le 11 août 1933 à Miribel (Ain) et décédé
le 14 mai 2015 à Pierre-Bénite (Rhône)



Anne Hippolyte Jarsaillon et son épouse Philomène Antoinette Sudit tiennent le « Café restaurant H. Jarsaillon », situé rue de la République au Village, ancêtre de l'Hôtel du Nord. La sœur de Philomène, Louise Antoinette, travaille également avec eux. Le couple habite au-dessus du café. Suite au décès d'Hippolyte Jarsaillon, les deux sœurs abandonnent l'établissement et déménagent au 5 rue de l'Égalité. Louise Antoinette épouse Jean-Marie Luizet et donne naissance à Joseph Luizet. Ce dernier se marie en 1912 avec Annette Paleyron. Pendant la Première Guerre mondiale, il est mobilisé et assure notamment des missions d'observation. Il est blessé plusieurs fois et intoxiqué par les gaz de combat. Neveu et successeur d'Hippolyte Jarsaillon, il crée une entreprise de fabrication et de réparation de bonbonnes d'eaux minérales et de vin. Le dépôt se trouve au même endroit que le logement familial de la rue de l'Égalité. Joseph Luizet livre

Fabrique de bonbonnes,
de gauche à droite : Antoinette
Luizet, épouse de Joseph Luizet,
Joseph Luizet, Philomène
Jarsaillon, Étienne Ronjon,
Louise Antoinette Luizet



les bistrots de la campagne lyonnaise. Sa fille, Louise Francine, épouse Étienne Ronjon, passionné d'athlétisme, surnommé « Paddock », en référence à l'athlète américain Charles Paddock, auquel il ressemble. En 1946, Étienne Ronjon et ses amis montent un club de football, l'Étoile sportive, à l'époque où Vaulx-en-Velin n'est qu'un bourg de 5 000 habitants. Le premier terrain est un champ, mis gracieusement à disposition par les agriculteurs, en bordure de la rue Ernest Renan, au Mas du Taureau. Vers 1950, le club migre à la Grappinière, puis au Village, près de la rue Louis Duclos. Pour transporter le matériel stocké, c'est à bicyclette ou à cheval que les déplacements se font. Le club devient le Football club de Vaulx-en-Velin (FC Vaulx), qui rayonne aujourd'hui au Stade Francisque Jomard.

Carte de visite
de la fabrique de bonbonnes



Le fils d'Étienne et Louise Francine Ronjon, René, dit « Jo », aide son grand-père, Joseph Luizet, pour les livraisons de bonbonnes. Il s'occupe également des conscrits, la classe en 3, avec d'anciens camarades de classe, notamment Max Billard (page 3). ♦



Carte postale Café Jarsaillon,
années 1910





Paul Gilbertas,
années 1940



Famille FOUSSY-GILBERTAS

Joseph Antoine Gilbertas

Né le 20 mars 1848 à Marat (Puy-de-Dôme)
et décédé le 16 octobre 1922 à Saint-Étienne
(Loire)

Louis Claudius Gilbertas

Né le 9 septembre 1885
à Saint-Julien-en-Jarez (Loire) et décédé
le 4 février 1941 à Vaulx-en-Velin

Marguerite Francine Pochon, épouse Gilbertas

Née le 7 avril 1887 à Terrenoire (Loire)
et décédée le 18 mars 1916 à Lyon

Marie-Claudine Foussy

Née le 5 décembre 1890 à Vaulx-en-Velin
et décédée le 29 septembre 1947 à Lyon

Marguerite Antoinette Gilbertas

Née le 5 novembre 1909 à Saint-Chamond
(Loire) et décédée le 18 février 2000
à Illiers-l'Évêque (Eure)

Jean François Régis Gilbertas

Né le 3 septembre 1911 à Saint-Chamond
(Loire) et décédé le 19 août 2002
à Saint-Étienne (Loire)

Antonin Claude Marie Gilbertas

Né le 27 décembre 1912 à Saint-Chamond
(Loire) et décédé le 21 avril 1999
à Nîmes (Gard)

Paul Gilbertas

Né le 10 mars 1922 à Saint-Julien-en-Jarez
(Loire) et décédé le 13 avril 1945
à Bergen Belsen (Allemagne)



Joseph Antoine Gilbertas est tisserand à la saison froide et agriculteur aux beaux jours, dans le village de Marat (Puy-de-Dôme). Il s'installe ensuite à Saint-Chamond (Loire) et travaille aux forges et aciéries de la marine. Il crée son entreprise de fabrication de lacets à Saint-Julien-en-Jarez (Loire), que son fils, Louis Claudius Gilbertas reprend par la suite. Ce dernier épouse Marguerite Francine Pochon en 1909, mais elle décède de la tuberculose en 1916. Leurs trois enfants naissent entre 1909 et 1912 : Marguerite Antoinette, Jean François Régis et Antonin Claude Marie. Louis Claudius Gilbertas est mobilisé en 1914. En 1919, il épouse la Vaudaise Marie-Claudine Foussy et s'installe avec sa famille à Saint-Julien-en-Jarez. Leur fils, Paul Gilbertas naît en 1922. En 1925, Louis Claudius vend son entreprise de lacets et achète une propriété agricole près de Cordes (Tarn), qui possède le château de Roquereine (ou château de La Prune). Les terrains sont difficiles à travailler et

le rendement est médiocre. Une partie des ressources se fait grâce à la vente de taillis pour fabriquer le charbon de bois. Mais un incendie des bosquets anéantit le profit. Louis Claudius vend la propriété en 1929, qui tombe en ruines jusqu'à ce qu'en 1958, un peintre russe, André Lansky, la rachète et la restaure.

La famille s'installe à Vaulx-en-Velin : abandonnant les activités agricoles, Louis Claudius crée une vinaigrerie et Marie-Claudine devient institutrice.

Les quatre enfants Gilbertas ont alors des parcours très différents : Marguerite Antoinette rejoint une communauté religieuse, Jean François Régis devient typographe, cordonnier, puis reprend une imprimerie dans la Loire, Antonin Claude est militaire en Indochine et au Maroc, puis il devient secrétaire d'un syndicat automobile. Paul Gilbertas est engagé dès 11 ans dans le scoutisme. Il devient comptable. Pendant la Seconde Guerre mondiale, réfractaire au Service du travail obligatoire (STO), il part se réfugier,

dans la région stéphanoise et se fait embaucher dans une mine. En 1944, après avoir passé plusieurs mois dans les maquis, il revient à Lyon pour rencontrer des camarades résistants. Lors d'une rafle de la Gestapo, il se fait arrêter distribuant le « Cahier de témoignage chrétien », avec son ami vaudais, Robert Lagès*. Ils sont incarcérés dans la prison lyonnaise de Montluc. Interrogés et torturés, ils sont déportés en juin 1944 à Compiègne (Oise) puis en Allemagne, à Neuengamme. Paul Gilbertas est affecté à Hanovre-Stöcken, un Kommando extérieur du camp de concentration de Neuengamme, qui produit des batteries d'accumulateurs pour sous-marins. Il partage sa cellule avec le Vaudais René Baumer* (page 9). Ce dernier, graveur et dessinateur, immortalise des scènes du camp et dessine Paul Gilbertas, avec un bout de charbon. En mars 1945, Paul Gilbertas est évacué vers le camp de Bergen Belsen, où il décède le 13 avril 1945, emporté par le typhus, deux jours avant la libération du camp. ♦



Paul Gilbertas,
dessiné par René Baumer,
1945



Jean-Baptiste Marius BÉRAUD

Né le 17 mars 1890 à Vaulx-en-Velin
et décédé le 9 juin 1972 à Lyon

Jean-Baptiste Béraud est le fils du cultivateur Louis Béraud et de Clémence Tillet.

Débutant son service militaire en 1911, il rejoint le Maroc, où il participe à l'installation du protectorat français. Il est mobilisé le 1^{er} août 1914 et est successivement nommé caporal, sergent-fourrier, sergent-major, puis sous-lieutenant de réserve. En septembre 1914, sur le front de la Somme, il reçoit des éclats d'obus dans l'avant-bras, mais il continue à se battre. Pour ses actes de bravoure, Jean-Baptiste Béraud obtient la médaille interalliée de la Victoire, la croix de guerre avec étoile de bronze et d'argent et il est fait chevalier de la Légion d'honneur.

Jean-Baptiste Béraud, 1914-1918



Carte nationale du combattant,
Jean-Baptiste Béraud, 1930

Jean-Baptiste Béraud est à nouveau mobilisé en 1939, tout comme son fils, Louis Béraud*, dit « Lili » (né en 1921). Il est démobilisé en 1940 et rentre à Vaulx-en-Velin. Son fils, lui, continue le combat au sein de la Résistance. Il décrit dans ses lettres, envoyées à ses proches, l'avancée de sa troupe dans un village occupé par les Allemands, près de Colmar (Haut-Rhin). Il est fauché par une mitraille allemande, à Fouchy, dans un petit village du Bas-Rhin. Jean-Baptiste Béraud œuvre ensuite sans relâche pour retrouver la dépouille de son fils et de ses camarades, enterrés par les habitants de ce village. Il échange plusieurs lettres avec les Alsaciens qui ont pris soin de ces résistants jusqu'à ce que les familles puissent les rapatrier.

Il écrit, entre autres, au curé de Fouchy qu'il fera tout pour franchir les routes d'Alsace et arriver jusqu'à son fils. Louis Béraud est enterré au sein de la concession familiale, en 1948. ♦



Casque de Jean-Baptiste
Béraud, 1914-1918

De gauche à droite :
Germaine Contamin, épouse de René Baumer,
René, Louis et Marie-Louise Baumer,
1943



Louis et Marie-Louise BAUMER

Louis (Ludwig) Baumer

Né le 13 décembre 1877 à Mulhouse
(Haut-Rhin) et décédé le 25 février 1945
à Neuengamme (Allemagne)

Marie-Louise Mathilde Baumer, née Roure

Née le 26 août 1884 à Arcens (Ardèche)
et décédée le 15 octobre 1944
à Ravensbrück (Allemagne)



Louis Baumer arrive à Lyon au début des années 1900, avec ses parents, fuyant le joug prussien. Il épouse Marie-Louise Roure en 1904 et leur fils, René Baumer*, naît en 1906. Louis Baumer est mégissier (travail du cuir) et Marie-Louise Baumer est couturière. Mobilisé durant la Première Guerre mondiale, il est ambulancier sur le front de la Somme. Au début des années 1920, après s'être installés quelques années en Ardèche, ils reviennent vivre à Lyon. Louis Baumer devient directeur de l'asile de nuit

de Lyon et Marie-Louise Baumer est ouvrière à la Manufacture des Tabacs.

Au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, les Baumer s'installent à Vaulx-en-Velin, au 37 rue de la République. Louis, Marie-Louise et René s'engagent rapidement dans les rangs de la Résistance. Le frère de Marie-Louise, Rémy Roure, journaliste, leur ouvre la voie. Prisonnier de guerre durant la Première Guerre mondiale au fort d'Ingolstadt en Bavière, avec le général Charles De Gaulle, il est engagé dans le réseau résistant Bordeaux Loupiac. Les Baumer apportent leur aide aux réfractaires de tous ordres, dans le ravitaillement en vivres, en cartes d'alimentation ou d'identité. Ils rédigent aussi « le Bulletin d'information des bureaux de presse de la France combattante ».

Le 4 avril 1944, les Baumer sont arrêtés à leur domicile, par la Gestapo. Ils sont emprisonnés au fort de Montluc, aux motifs de l'établissement de faux

laissez-passer et d'avoir été trouvés en possession de cachets officiels. Louis et René Baumer sont envoyés à Compiègne (Oise) le 19 mai 1944, puis en Allemagne le 5 juin 1944. Ils sont déportés au camp de Neuengamme, où Louis Baumer décède le 25 février 1945. René Baumer, lui, est affecté à une usine de fonderie, il dessine des scènes du camp qui sont aujourd'hui exposées au Musée de l'Ordre de la Libération, à Paris. Marie-Louise Baumer est transférée au camp de Romainville (Seine-Saint-Denis), le 19 mai 1944, puis déportée au camp de Ravensbrück, où elle décède en octobre 1944.

En 1948, le conseil municipal décide d'honorer la mémoire de la famille Baumer : une rue au sein du quartier de la Grappinière est dénommée Louis et Marie-Louise Baumer et une place au Village, René Baumer. ♦



**Corvée de camion sous la neige,
René Baumer, Stöcken (Allemagne),
1945**



Marcel Joseph BALLOFFET

Né le 29 octobre 1925 à Vaulx-en-Velin
et décédé le 30 avril 2012 à Lyon

Marcel Balloffet grandit à Vaulx-en-Velin. Il devient tourneur sur porcelaine. Durant la Seconde Guerre mondiale, il s'engage en Résistance dans les Forces françaises de l'Intérieur (FFI), dans le maquis d'Ambléon en Isère. Il participe à des sabotages et des combats en juillet et août 1944. Après la Libération, il s'engage comme volontaire au sein de différentes formations.

En 1948, il épouse, à Vaulx-en-Velin, Yvonne Micollet, nièce de Marius Micollet (page 12), avec qui il a une fille, Danièle. En février 1949, il devient sapeur-pompier. Puis, il passe sauveteur spécialiste, dans le service des secours aux accidentés et asphyxiés, en décembre 1954. Il entre ensuite, en 1959, au service sécurité de la société industrielle Rhodiacéta Belle Étoile de Saint-Fons, produisant du fil synthétique (notamment pour la fibre polyester et le nylon). Il occupe ce poste jusqu'à sa retraite, dans les années 1980.



Carte de sauveteur
spécialiste, 1954

C'est en tant que sapeur-pompier industriel professionnel, chef d'équipe sécurité, qu'il est envoyé à Feyzin, le 4 janvier 1966, à la suite de l'explosion de la raffinerie. Ce jour-là, une fuite sur une sphère de propane répand le gaz hors de la raffinerie et entraîne un incendie puis plusieurs explosions, dont une formant une boule de feu de plus de 400 mètres de haut. De nombreux pompiers de Lyon et Vienne sont appelés sur place. La catastrophe coûte la vie à 11 pompiers et 7 employés de la raffinerie. Plus de 80 autres personnes sont blessées, dont Marcel Balloffet. Au-delà de la raffinerie, les dégâts matériels sont immenses : les 1500 logements à proximité ont été soufflés par l'explosion, cassant les vitres et faisant tomber les plafonds de plâtre. Des toitures sont endommagées jusqu'à 2,2 kilomètres, et des vitres sont brisées à plus de 8 kilomètres. L'explosion est perçue jusqu'à 16 kilomètres en aval de la raffinerie. Cette tragédie fait évoluer les matériels de secours, ainsi que la législation, avec la mise en place de plans de prévention des risques technologiques.

Certificat d'appartenance aux
Forces françaises de l'Intérieur (FFI), 1944



Marcel Balloffet est grièvement brûlé aux mains. S'ensuit une phase de reconstruction : il bénéficie d'une grande avancée médicale, consistant à mettre en nourrice la main dans le bras, au lieu du ventre habituellement. Il reste 21 jours les bras croisés, avant de subir une deuxième opération pour rattacher la nouvelle peau aux doigts.

En dehors de sa vie professionnelle, Marcel Balloffet est un grand sportif : il pratique la danse musette et est, pendant de nombreuses années, moniteur de gymnastique à l'Indépendante de Vaulx-en-Velin.

À sa retraite, il apprend l'accordéon, malgré ses mains endommagées, et participe même à l'animation musicale du repas des anciens. ♦

Marius MICOLLET

Né le 20 novembre 1883 à Vaulx-en-Velin
et décédé le 12 avril 1956 à Lyon

Marius Micollet s'installe en 1901 à Constantine, en Algérie, en tant que cultivateur. De retour en France en 1906, il épouse Antoinette Paquet, à Vaulx-en-Velin, en 1911. Le couple s'installe route de Villeurbanne (ancêtre d'une partie de la rue Victor Hugo et de la rue de la République), dans le quartier de Boucchertorse, au Village.

Lors de la Première Guerre mondiale, Marius Micollet est mobilisé et incorporé au 14^e escadron du train, et à différents régiments d'artillerie lourde.

Au retour de la guerre, il poursuit son activité de cultivateur. En 1936, il possède une exploitation de 80 animaux. Il dépose alors auprès du conseil municipal et du maire de l'époque, Francis Beausoleil*, une pétition afin de pouvoir agrandir cette exploitation et notamment sa porcherie. Cet agrandissement lui permet, en 1938, de passer à 120 animaux.

Marius Micollet, s'investit également dans le milieu associatif vaudais. Il fonde la Société de préparation militaire tambours, clairons et gymnastique, et en devient le premier président. La gymnastique est l'une des plus anciennes pratiques sportives locales. Après la défaite face à la Prusse, en 1870, et l'annexion de l'Alsace-Lorraine, les exercices corporels, y compris le maniement du fusil, occupent une grande place dans l'éducation de la jeunesse : la gymnastique et les exercices militaires deviennent une obligation du programme de l'enseignement primaire. C'est ainsi que Vaulx-en-Velin, comme de nombreuses autres communes, a son club. À partir de 1936, l'association devient l'Amicale Saint-Joseph et permet aux jeunes hommes de pratiquer le « main à main », forme gymnique, qui est également un art du cirque, alors très populaire.

À partir de 1945, l'association se consacre à la gymnastique et à l'haltérophilie. Marcel Balloffet (page 10) en est l'un des moniteurs, et Marius Micollet, le vice-président. Elle remporte plusieurs challenges et de nombreux concours gymniques en section adultes et pupilles. À partir d'avril 1952, l'Amicale Saint-Joseph devient l'Indépendante de Vaulx-en-Velin, grâce à Émile Arbore*. Elle est d'abord affiliée à la Fédération française de gymnastique (FFG), orientée vers la compétition et composée principalement d'athlètes masculins. Puis, avec le développement de son pôle loisirs, elle adhère à l'Union française des œuvres laïques d'éducation physique (UFOLEP), qui donne au sport une dimension sociale. ♦



Amicale Saint-Joseph, années 1930



Robert Saby

Né le 8 mars 1925 à Lyon et décédé
le 24 septembre 1988 à Lyon

Robert Saby est instituteur. Il épouse en 1948, Marie-Louise Cheval*, fille de Joseph Cheval*, dernier chef de la fanfare locale « L'Écho des Balmes viennoises », fondée en 1865. Elle est la veuve de Robert Lagès*, résistant, mort en déportation.

Pendant sa carrière d'enseignant, il est particulièrement intéressé par la pédagogie novatrice de Célestin Freinet qu'il met en pratique dans certains de ses postes qu'il occupe en milieu rural. Son parcours d'instituteur le conduit dans de nombreuses communes du Rhône. Il est nommé à Vaulx-en-Velin à la rentrée de septembre 1959, en charge d'une classe de Cours Préparatoire (CP) du groupe scolaire Paul Langevin, récemment ouvert. L'établissement a été construit, rue Franklin, sur un terrain requis par la commune, dont le propriétaire et exploitant est son beau-père, Joseph Cheval,

le terrain étant situé en face de la ferme familiale. Robert Saby quitte ensuite l'école Paul Langevin pour devenir le directeur de l'école Angéline Courcelles, au sein du quartier du Mas du Taureau. Quelques années plus tard, il revient au Village et dirige l'école Jules Grandclément, jusqu'à son départ en retraite.

En plus de ses responsabilités syndicales, il est, dès 1961, l'un des initiateurs de la Maison des Jeunes et de la Culture (MJC), dont il devient l'un des administrateurs. Il est aussi trésorier de l'Harmonie municipale, aux côtés de Jean Foucaud, puis de l'École municipale de musique, préfigurations de l'Association Musicale.

Robert Saby est également un amateur de musique classique, particulièrement d'opéra français et de pêche à la ligne. Amoureux des randonnées en montagne, il est aussi, pendant quelques étés, responsable-animateur bénévole d'une Maison Familiale de Vacances (MFV), en compagnie de son épouse, Marie-Louise. Femme de convictions, cette dernière s'investit fortement au sein de la ville, notamment autour de la Petite Enfance et des centres sociaux.

En 2012, les enfants de Marie-Louise et Robert Saby retrouvent la bannière de la fanfare de Joseph Cheval. Restaurée par le musée des tissus de Lyon, elle est aujourd'hui installée à l'école des Arts de Vaulx-en-Velin, qui succède à l'école de musique. ♦



Bannière
« L'Écho des Balmes
viennoises » restaurée, 2013



**Maternité Saint-Jean-Baptiste,
années 1980**

Les Dames de la Cabane

Marie-Claire Petit

Née le 21 février 1920 au Creusot
(Saône-et-Loire) et décédée le 26 juin 1998
à Cordon (Haute-Savoie)

Jeanne Morel

Née le 30 avril 1921 à Anse (Rhône)
et décédée le 24 mars 2006 à Lyon

Suzette Gros

Née le 7 octobre 1924 à Cordon
(Haute-Savoie) et décédée
le 2 novembre 2021 à Lyon

Thérèse Bottollier

Née le 28 mars 1924 à Cordon (Haute-Savoie)
et décédée le 18 mars 2022 à Vaulx-en-Velin

Ginette Gauthier

Née le 22 septembre 1931 à Bourg-en-Bresse
(Ain) et décédée le 1^{er} mars 2014
à Vaulx-en-Velin



Marie-Claire Petit*, Jeanne Morel*,
Ginette Gauthier, Suzette Gros, Thérèse
Bottollier et Lucienne Petit-Jean, sur-
nommées « les Dames de la Cabane » ont
œuvré à la construction et au fonctionne-
ment de la première maternité vaudoise :
la maternité Saint-Jean-Baptiste.

Ce surnom fait référence à leur lieu
d'habitation, qu'elles occupent à partir
des années 1970, jouxtant la maternité
et dénommée « la Cabane », en mémoire
de la simplicité voulue par Saint François
d'Assise.

À l'appel du père Gonon, curé de la
paroisse, Jeanne Morel, sage-femme et
Marie-Claire Petit, médecin, s'installent à
Vaulx-en-Velin. Elles se rendent au che-
vet des malades et s'occupent des mères
célibataires, souvent mises de côté, mais
aussi de ceux qui n'ont pas les moyens de
se soigner. À la fin des années 1940, elles
installent quelques lits dans une petite
bâtisse de la rue Franklin, puis dans un
local de la place Gilbert Boissier*. Mais
devant les besoins grandissants de la
population vaudoise, elles déménagent
en juillet 1953 dans l'ancienne cuverie,
tenue par l'ancien maire et marchand
de vins, Francis Beausoleil*. La nou-
velle maternité Saint-Jean-Baptiste
est inaugurée en août 1953. La plupart
des travaux sont réalisés par les pères

des enfants, durant le séjour de leurs femmes au sein de la maternité. Elle est équipée jusqu'à 25 lits et d'un service obstétrico-chirurgical. 500 enfants naissent chaque année à la fin des années 1960. La maternité est aussi un lieu d'hébergement pour les mères célibataires, de loisirs pour les enfants, d'apprentissage avec des cours de couture pour les jeunes filles. La solidarité des gens du quartier est importante : le fermier Peysson donne du lait, le pharmacien Giroud offre les médicaments et les analyses, la marchande de glaces, Marguerite Macari*, donne des glaces, le grand-père Charpin confectionne des paniers en osier pour les berceaux...

À partir des années 1950, d'autres femmes s'investissent aussi dans l'aventure. Thérèse Bottollier s'occupe de la cuisine de la clinique, avec des produits locaux fournis par les maraîchers vaudais. Suzette Gros apporte son aide à la pouponnière : elle assiste aux accouchements, nourrit les enfants et soigne

les prématurés. Elle s'occupe aussi de la logistique et du ménage. Ginette Gauthier assume les tâches administratives et comptables de la maternité.

Malgré l'investissement de tous et la mobilisation de la population et des élus, l'établissement ferme ses portes en mars 1988.

En juin 1989, Marie-Claire Petit et Jeanne Morel sont faites citoyennes d'honneur de la ville de Vaulx-en-Velin. En hommage aux « Dames de la Cabane », plusieurs dénominations de voies dans le quartier du Village, non loin de là où était installée la maternité, sont votées depuis : la rue Marie-Claire Petit (1999), la rue Jeanne Morel (2007) et la rue des Dames de la Cabane (2024), qui dessert un lotissement, construit sur le tènement de l'ancienne clinique de l'Union.

L'association « La Cabane vaudaise » publie, en 2022, l'ouvrage « Une maternité, une cabane » afin de retracer cette aventure. ♦



Les « Dames de la Cabane », 1962

* Retrouvez la biographie des personnes indiquées par un * dans les livrets des éditions précédentes, téléchargeables sur vaulx-en-velin.net :

- Gilbert Boissier, cimetière de l'Église, 2017
- Georges Rougé, cimetière de l'Église, 2017
- René Majorel, cimetière de l'Église, 2021
- Robert Lagès, cimetière de l'Église, 2017
- Marie-Louise Saby (née Cheval), cimetière de l'Église, 2017
- Louis Béraud, cimetière de l'Église, 2017

- Émile Arbore, cimetière de l'Égalité, 2024
- René Baumer, cimetière de l'Église, 2017
- Marie-Claire Petit, cimetière de l'Église, 2017
- Jeanne Morel, cimetière de l'Église, 2017
- Marguerite Macari, cimetière de l'Égalité, 2022
- Francis Beausoleil, cimetière de l'Église, 2021
- Joseph Cheval, cimetière de l'Église, 2017

Livret conçu
par les Archives municipales,
la Mission Mémoire commune (DVSAE),
avec l'aide des familles
et des associations MémoireS
et La Cabane vaudoise.



MÉTROPOLE DE LYON

www.vaulx-en-velin.net

memoire.commune@mairie-vaulxenvelin.fr